



*É L O G E*  
*D E M. HÉRISSANT.*

**F**RANÇOIS-DAVID HÉRISSANT, Docteur-régent de la Faculté de Médecine de Paris, ancien Professeur aux Écoles de la même Faculté ; des Académies royales des Sciences de France & d'Angleterre, & de celles des Sciences & Belles-Lettres d'Angers, naquit le 29 Septembre 1714 à Rouen, où ses Parens avoient été appelés par un procès pendant au Parlement de cette ville, de Jean-Baptiste Hérissant, & de Marguerite Marion, tous deux de familles anciennes de Paris, & distinguées depuis long-temps, l'une dans la Librairie, & l'autre dans la Jurisprudence & le Barreau. M.<sup>de</sup> Hérissant avoit même l'avantage d'appartenir d'assez près à M.<sup>rs</sup> de la Hire, que l'Académie compte au nombre de ses plus illustres Membres.

Les affaires qui avoient conduit M. & M.<sup>de</sup> Hérissant à Rouen, étant terminées, ils ramenèrent leur fils à Paris, & commencèrent à travailler à son éducation. Presque tous les enfans marquent, dès leurs premières années, plus d'inclination pour une occupation que pour une autre. M. Hérissant fut excepté de cette règle, toutes les connoissances humaines paroissoient l'affecter également ; Mécanique, Dessin, Histoire naturelle, tout l'intéressoit ; & il témoignoit l'intérêt qu'il y prenoit par des questions & des raisonnemens fort au-dessus de la portée de son âge, & par plusieurs petits ouvrages dans lesquels paroissoit son adresse.

Telle fut l'enfance du jeune Hérissant ; bientôt de ces occupations multipliées, sortit le trait de lumière qui fit remarquer son inclination dominante, & le genre d'étude auquel il étoit destiné.

Le célèbre M. Winflow, de cette Académie, étoit le

Médecin & l'ami de sa famille; les talens du jeune Hérissant & son application au travail l'avoient attaché à cet enfant; une incommodité survenue à M.<sup>dc</sup> Hérissant, ayant appelé M. Winflow auprès d'elle, M. Hérissant, à peine âgé de onze ans, lui présenta un oiseau qu'il avoit disséqué avec tant d'adresse & tant de savoir, ou plutôt avec un instinct si marqué (car où auroit-il pris ce savoir à son âge), que l'illustre Anatomiste en fut frappé, & prédit que cet enfant, s'il étoit bien conduit, seroit un jour au rang des grands Anatomistes. Cette prédiction toucha la partie sensible de l'ame de M. Hérissant, & il voua dès-lors tout son attachement à l'Anatomie & à la Physique, dont il sentoit toute la beauté & toute l'importance beaucoup plus qu'il n'étoit en état de les connoître.

Une prédiction si flatteuse étoit bien propre à combler le Père de satisfaction; elle ne fit cependant que l'affliger; il avoit été assez imprudent pour disposer du sort de son fils, sans connoître son inclination ni ses talens, & l'avoit destiné au Barreau; il ignoroit sans doute combien la Nature est jalouse de ses droits, & que la rareté des grands hommes, en tout genre, doit être imputée en grande partie au peu de soin qu'on a de la consulter en pareil cas. Il crut cependant que l'extrême jeunesse de son fils lui permettroit de le ramener à ses premières idées, mais le coup étoit porté, la sympathie avoit joué; rien ne put faire changer le jeune homme, & tous les obstacles qu'on opposa à son inclination ne firent que redoubler son ardeur.

Ce n'étoit pas cependant qu'il négligeât l'étude des Humanités, il étoit au nombre des bons Écoliers de sa classe; il sentoit, sans qu'on eût eu besoin de lui dire, combien ces premières connoissances étoient nécessaires pour parvenir à celles qui faisoient tout l'objet de son ambition; mais en continuant ses études, il profitoit de tous les momens de loisir qu'il pouvoit avoir, pour jeter quelques regards vers l'objet chéri; & l'Écolier de quatrième passoit ses jours de congé chez M. Winflow, qui se faisoit un plaisir de seconder ses heureuses dispositions & de l'admettre à ses leçons; il

\* Voy. Hist.  
1750,  
p. 192.

lui avoit même fait faire un petit placet de bois, sur lequel il le plaçoit, pour qu'il put voir les démonstrations anatomiques. Nous avons déjà relevé une pareille circonstance dans l'Éloge de feu M. Petit, Chirurgien \*; on pourroit dire de l'un & de l'autre, que la petitesse de leur taille relevoit l'étendue de leur génie. Ce fut de cette manière que le jeune Hérissant fournit la carrière de ses premières études, sans quitter celle où son inclination le portoit : ce goût étoit si décidément marqué, que ses frères & ses camarades de classe ne l'appeloient que *M. le Médecin*, espèce de sobriquet qu'ils regardoient comme une raillerie, & avec lequel ils en faisoient sans y penser un très-grand éloge; peu de sujets donnent lieu à des insultes de cette espèce.

Ses Humanités finies, il entra en Philosophie, il avoit alors atteint l'âge de quinze ans; le Professeur remarqua qu'il étoit peu assidu, bien éloigné d'en deviner la cause, il l'attribua à quelque dérangement de conduite, & se crut obligé d'en avertir son père. On le fit observer, & on découvrit qu'au lieu de se rendre à sa classe; il suivoit, avec la plus grande assiduité, les cours de Botanique de M. de Jussieu, & ceux de Chimie que M.<sup>rs</sup> Boulduc & Lémery faisoient au Jardin du Roi, & que le reste du temps qu'il pouvoit dérober étoit employé à suivre les pansemens de l'Hôtel-Dieu.

On peut juger du terrible orage que cette découverte lui attira de la part de son père, les reproches, les remontrances; tout fut mis en usage, il lui remettoit sans cesse devant les yeux la gloire dont M. Marion son aïeul s'étoit couvert dans la brillante fonction d'Avocat. M. Hérissant n'avoit plus d'yeux pour l'apercevoir, il ne voyoit dans tous ses aïeux que M. de la Hire, & le Jurisconsulte disparoissoit pour lui devant l'Académicien. Il se retranchoit tout ce qu'il pouvoit pour acheter des cadavres & des instrumens; un grenier où il avoit établi son laboratoire, étoit devenu pour lui un lieu de délices; c'étoit-là qu'il s'occupoit à étudier les loix de la Nature, tandis qu'on le croyoit occupé à s'instruire chez son Agrégé des loix humaines & de leur application.

Ce

Ce nouveau mystère fut encore découvert, & le père voulant mettre son fils absolument hors d'état de le tromper sur ce sujet, lui déclara qu'il n'y auroit plus pour lui d'autre asyle que chez un Procureur où il avoit payé sa pension. Le jeune Hérissant fut aterrité de ce coup, il obéit cependant, quoiqu'avec la plus extrême répugnance. Transporté subitement du sein d'une étude chérie, lumineuse & destinée à secourir les Compatriotes, dans l'antré ténébreux de la barbare chicane, il se crut à la chaîne dans le brigantin d'un Corsaire d'Alger; & quelque déférence qu'il eût pour les ordres de son père, il ne put y tenir plus de deux mois. L'envie de s'en tirer lui suggéra le dessein d'entrer aux Chartreux; il ne faisoit sûrement pas réflexion que ces pieux Solitaires, uniquement occupés des choses du Ciel & de la prière, n'ont que bien peu de temps dont ils puissent disposer en faveur des Sciences humaines, & que l'Anatomie étoit peut-être de toutes, celle qu'il lui auroit été le plus difficile d'y étudier. Nous ne le louerons pas de ce bizarre dessein; nous ne pouvons lui tenir compte que de l'espèce de désespoir qui le lui avoit inspiré. Ses malheurs étoient cependant bien plus près de finir qu'il ne pensoit; un de ses oncles, Chanoine de Saint-Marcel, touché de l'espèce de persécution qu'éprouvoit son neveu, lui offrit un asile chez lui, avec la plus grande liberté de se livrer à son inclination.

On peut juger de la joie & de la reconnoissance avec lesquelles cette proposition fut acceptée, & de l'ardeur avec laquelle le jeune Hérissant reprit ses occupations si désirées. Bientôt avec les secours de M.<sup>rs</sup> Winslow, de Jussieu & Lémery, & grâce à son assiduité à suivre tous les Cours publics, il fut en état d'en faire lui-même pour de jeunes gens qui se destinoient à la Médecine. Cette dernière circonstance entraîna même une aventure singulière & bien capable de faire voir jusqu'où alloit son ardeur pour l'Anatomie; il demeuroit, comme nous l'avons dit, chez son oncle, au Cloître Saint-Marcel, & il faisoit ses Cours dans une chambre qu'il s'étoit procurée, rue des Noyers: il mourut, dans le

quartier Saint-Marcel, une Laitière célèbre par son énorme grosseur, M. Hérissant trouva moyen d'avoir ce cadavre, mais il falloit le transporter à la rue des Noyers, personne ne vouloit s'en charger. Malgré la petitesse de sa taille, & la délicatesse de sa complexion, il entreprit de l'emporter lui-même, au risque de succomber sous le faix, ou d'être peut-être arrêté comme un criminel, si les gardes qui veillent à la sûreté publique, l'eussent trouvé chargé d'un pareil fardeau; sa témérité lui réussit, & la grosse laitière arriva à bon port. Les grandes passions ne connoissent point de difficultés.

M. Winslow qui s'intéressoit toujours de plus en plus à son sort, s'entremet auprès de son Père & lui arracha enfin son consentement pour faire étudier le jeune Hérissant en Médecine, ce moment termina ses malheurs; nous avons cru devoir en tracer le tableau avec quelque détail, tant pour rendre justice à la mémoire de M. Hérissant, que parce que nous n'avons que trop souvent ce genre de constance à relever dans nos Éloges.

Il est aisé de voir par tout ce que nous venons de dire, que M. Hérissant n'avoit pas attendu à étudier la Médecine, qu'il fût sur les bancs de la Faculté; il étoit Médecin avant que d'en poursuivre le titre, & la bonté de son cœur l'engagea à employer ce savoir en faveur des pauvres, il les secouroit non-seulement de ses conseils, mais encore de l'argent qu'il déroboit à ses plaisirs, & il se livroit avec d'autant plus de confiance, à cette charitable occupation, qu'il ne rougissoit point dans les cas embarrassans de demander conseil aux grands Médecins: bien des gens ignorent une grande partie de ce qu'ils croient savoir, M. Hérissant, au contraire, connoissoit parfaitement ce qu'il ne savoit pas.

Les études de M. Hérissant, aux Écoles de Médecine, étoient déjà très-avancées lorsqu'il perdit son Père: maître alors de lui-même, il ne desiroit rien tant que de s'attacher à la Médecine, mais la modicité de sa fortune y mettoit un obstacle, il fût heureusement levé; M. l'Abbé le Normant, étoit alors Doyen de S.<sup>t</sup> Marcel, il étoit ami de toute la

famille de M. Hérissant, il voulut bien contribuer à le mettre en état d'être utile au Public en lui avançant généreusement toutes les sommes dont il avoit besoin pour parvenir au doctorat. M. Hérissant se mit donc sur les bancs, & malgré sa modestie & sa timidité, ses premiers Examineurs eurent bientôt reconnu son mérite. Sa première Thèse fut le résultat d'un travail long & pénible, sur les organes de la respiration, ce travail servit ensuite de base au premier Mémoire qu'il lut à l'Académie, & duquel nous aurons bientôt lieu de parler.

Les succès de M. Hérissant ne firent que confirmer M. Winflow, dans la bonne opinion qu'il en avoit conçue, il osa alors lui confier des travaux que son grand âge ne lui permettoit plus d'espérer de finir, il l'engagea plusieurs fois à faire ses Leçons au Jardin du Roi, il en parloit à tous ses amis & le vanta sur-tout à feu M. de Reaumur, de cette Académie.

Nous avons dit dans l'Éloge de M. Pitot \*, que M. de Reaumur étoit chargé du laboratoire de l'Académie, & qu'il employoit toujours le petit revenu qui y est attaché à former quelque jeune homme qu'il destinoit à l'Académie ; cette place étoit alors occupée, mais l'entrée du Titulaire à l'Académie l'ayant fait vaquer en 1743, M. de Reaumur crut ne la pouvoir mieux remplir qu'en y appelant M. Hérissant, ce fut dans cette excellente École, que sans interrompre ses études anatomiques, pour lesquelles M. de Reaumur lui avoit donné un emplacement commode, il prit le goût des observations d'Histoire Naturelle, & qu'il apprit sous ce grand Physicien, l'art d'interroger la Nature, & de savoir, pour ainsi dire, lui arracher ses réponses.

M. Hérissant étoit déjà connu de plusieurs Académiciens, il le fut bientôt de toute l'Académie, par un Mémoire qu'il y lut cette même année, sur le mécanisme de la respiration.

Il étoit assez naturel de penser que la correspondance continue des mouvemens de la poitrine avec ceux de la respiration, indiquoient que le poumon étoit un organe absolument passif, qui ne recevoit son mouvement que de celui de la poitrine,

\* Voy. *Hist.*  
1771, pag.  
146.

dans laquelle on trouvoit l'appareil d'os, de nerfs & de muscles nécessaires à ce mouvement : il étoit cependant connu qu'un très-grand délabrement dans le thorax, & même dans le diaphragme, n'empêchoit pas le poumon de continuer ses fonctions, quoique plus foiblement. Comment accorder ce mouvement avec la privation totale des organes propres à le produire ? M. Hérissant en trouve la cause dans le mouvement du cœur, le sang que cet organe chasse dans le poumon, en se resserrant, en distend toutes les vésicules, & leur fait admettre une certaine quantité d'air qu'elles rejettent par leur seul ressort lorsque le cœur en se dilatant cesse d'y pousser du sang ; explication très-simple du mouvement du poumon, dans les animaux dont a ouvert le thorax sans intéresser ce viscère.

Il donna encore cette année, l'observation d'un enfant né avec le bec-de-lièvre, qui avoit eu pendant sa vie la singulière propriété de pouvoir emplir sa bouche d'eau, & de la faire sortir par le nez sans ouvrir la bouche, à peu-près comme le poisson cétacé, qu'on nomme *Souffleur*. L'ouverture du cadavre fit voir à M. Hérissant, que cette propriété tenoit à ce que la voûte du palais étoit, dans ce sujet, percée de deux trous, & que les cornets du nez manquoient absolument.

Malgré toutes ces recherches anatomiques, M. Hérissant continuoit l'exercice de la Médecine, il la pratiquoit dans les environs de sa demeure ; bientôt il eut acquis comme Médecin la confiance de M. de Reaumur, qui lui confia le soin de sa santé, & le fit adopter en cette qualité par presque tous ses amis.

Les travaux de M. Hérissant l'approchoient de l'Académie, il y étoit connu & estimé, & elle desiroit de se l'acquérir. L'occasion s'en présenta en 1748, & il y obtint le 20 Mars de cette même année, la place d'Adjoint-Anatomiste, vacante par la promotion de M. de Laffone, à celle d'Associé.

Presque aussi-tôt il donna un Mémoire sur la structure des cartilages des côtes de l'homme & du cheval ; les côtes articulées par-derrrière avec l'épine du dos, & attachées par-

devant aux cartilages qui tiennent au *sternum*, ne peuvent exécuter leurs mouvemens sans que ces cartilages s'y prêtent, en cédant à leur action & se rétablissant ensuite par leur ressort. M. Hérissant trouve la source de ce ressort dans la structure même des cartilages; des expériences suivies lui firent voir qu'ils sont composés de lames plates, ovales, un peu plus épaisses par un bout que par l'autre, ce qui les met dans le cas d'agir à peu-près comme un ressort à boudin; il étoit assez naturel de penser que la même structure avoit lieu dans les animaux; cependant M. Hérissant ayant examiné les cartilages de la poitrine du cheval, trouva qu'ils étoient composés d'un tissu cellulaire, capable de s'allonger quand on les tire, & de se retirer quand on les abandonne; ce qui leur donne un ressort moins vif, mais plus fort & plus proportionné aux efforts auxquels ces animaux sont exposés.

Dans le cours de la même année, il lut à l'Académie une Dissertation très-curieuse, sur le mouvement du bec des Oiseaux; on avoit cru jusqu'alors que le demi-bec supérieur étoit fermement attaché au crâne, & que l'ouverture du bec se faisoit comme celle de la bouche de l'homme, par le seul mouvement de la partie inférieure; on connoissoit cependant quelques exceptions à cette règle. Les recherches de M. Hérissant firent voir que dans la plus grande partie des oiseaux, le demi-bec supérieur est mobile comme l'inférieur; il démontra les organes qui servent à ce mouvement, qui ne sont ni en petit nombre, ni assez petits pour échapper aux yeux; il les démontra sur la tête du Canard, où il les avoit si bien reconnus qu'il lui étoit facile de les remettre en jeu sur un Canard mort: mécanisme admirable, & qui avoit cependant échappé jusqu'à lui aux regards des Anatomistes.

Les occupations de Médecine de M. Hérissant ne lui avoient pas fait perdre de vue ses Recherches Anatomiques & d'Histoire naturelle, il savoit qu'il avoit à la fois à remplir le devoir de Médecin & celui d'Académicien; pour s'acquitter de ce dernier, il donna en 1749, un excellent Mémoire sur les dents du Requin. Ceux qui fréquentent la mer ne connoissent



que trop le poisson qui porte ce nom, c'est le plus voracé des cétacées. On sait que ce dangereux animal a une gueule énorme, garnie de dents aussi tranchantes que des faucilles; mais ce qu'on n'avoit pas examiné jusque-là, c'est l'immense magasin de ces dents qui sont, comme en réserve dans la gueule de ce poisson, pour remplacer celles que sa voracité l'expose souvent à perdre. Les recherches de M. Hérissant lui firent voir que ces dents en réserve ne sont pas, comme dans les autres animaux, contenues dans un germe qui ait besoin de se développer; mais qu'elles y sont toutes venues & couchées les unes sur les autres à côté de la dent actuelle, comme les feuilles d'un artichaud; que dès qu'une dent est détruite, celle qui en est la plus proche se relève en peu de temps, & prend sa place: ce poisson est jusqu'ici le seul dans lequel on ait observé ce singulier mécanisme, dont on doit absolument la connoissance à M. Hérissant.

Les travaux de M. Hérissant, dont nous venons de parler, n'avoient fait que confirmer l'idée avantageuse que l'Académie en avoit conçue; elle lui en donna une preuve en le nommant vers la fin de 1751, à la place d'Associé-Anatomiste, vacante par la vétérance de M. Bouvart.

Dès le commencement de l'année suivante, il lut un Mémoire sur la situation singulière de l'estomac dans le Coucou: l'estomac a, généralement parlant, dans les oiseaux, une position toute différente de celle qu'il a dans les autres animaux; au lieu d'être placé en devant, il est au contraire appliqué à la lame d'os très-mince qui leur tient lieu d'épine, & recouvert en devant par le paquet intestinal, d'où il suit que d'un côté les jeunes oiseaux ont besoin d'être couvés; leur estomac mal défendu par une lame d'os mince, & alors encore cartilagineuse, ne pouvant conserver la chaleur nécessaire à la digestion; & que de l'autre les pères & mères peuvent sans se blesser couvrir leurs œufs & leurs petits, n'ayant que des parties molles sous le ventre. Le Coucou seul fait une exception à cette règle, son estomac est placé en devant, & il ne pourroit couvrir sans se faire beaucoup de mal: les petits d'ailleurs,

par la même raison, n'ont pas le même besoin d'être couvés que ceux des autres oiseaux; aussi s'en épargne-t-il la peine, & donne ses œufs à couvrir à d'autres oiseaux qu'il choisit ordinairement parmi les moins forts, afin que ses petits une fois éclos puissent se rendre maîtres du nid, en faisant périr ceux qui le devoient occuper.

La même année 1754, fut marquée par un autre travail important. Personne n'ignore les recherches qui ont été faites par M.<sup>rs</sup> Dodart & Ferrein, sur l'organe de la voix de l'homme, & l'Académie les a publiées dans ses Mémoires; comme on avoit remarqué dans presque tous les quadrupèdes une glotte à peu-près semblable à celle de l'homme, on ne s'étoit pas avisé d'y chercher d'autres organes qui concourussent avec elle à la formation de la voix de l'animal. M. Hérissant entreprit cette recherche, il trouva dans les oiseaux une multitude de pièces nécessaires à produire leur ramage, il n'en fut pas étonné; mais il le fut beaucoup de la complication d'organes qu'il trouva dans quelques quadrupèdes, & sur-tout dans ceux qui font entendre la voix la plus désagréable. On ne croiroit pas, par exemple, que l'organe du plus agréable chanteur coûtât moins de frais à la Nature, que ceux qui sont destinés à faire braire un âne, ou grogner un cochon; c'est cependant ce que les recherches de M. Hérissant ont mis hors de doute, on seroit tenté de regretter l'art employé à produire des sons si désagréables, si l'on ne savoit que rien dans la Nature n'est sans usage, & que ces maussades cris tiennent probablement à quelque chose d'utile que nous ignorons.

Ce travail fut accompagné, dans la même année, de deux Observations très-curieuses.

Dans le cadavre d'un homme mort d'une maladie de poitrine accompagnée de symptômes extraordinaires, il trouva le lobe gauche du poumon détruit, & le cœur flottant & comme suspendu dans l'espace que ce lobe auroit dû occuper; il cherchoit le péricarde qu'il avoit cependant devant les yeux, mais ce sac qui dans l'état naturel suffit à peine pour contenir le cœur & ses oreillettes, s'étoit étendu

jusqu'au point de se coller à la plèvre, & de tapisser toute cette partie de la poitrine : observation importante, puisqu'elle peut servir à reconnoître dans l'occasion une conformation semblable, & à assigner la cause des bizarres effets qu'elle peut produire.

Le sujet de la seconde observation, étoit un poulet mort à quatre mois, qui avoit vécu affligé d'un emphysème universel, & d'une grosseur à la cuisse. M. Hérissant trouva que cette grosseur étoit une descente de presque tout le paquet intestinal, & que l'adhérence des sacs membraneux qui communiquent au poumon charnu avec le tissu cellulaire qui s'étend sous la peau, avoit causé l'emphysème en introduisant dans ce tissu l'air de la respiration.

On a pu remarquer par tout ce que nous venons de dire, que M. Hérissant avoit toujours soin de diriger ses recherches vers des objets utiles & intéressans : en voici encore un de cette espèce, qu'il donna à l'Académie en 1754. On avoit toujours cru, & il étoit très-naturel de le croire, que les dents d'un enfant perçant la gencive, la partie de la dent qu'on nomme *le collet* se soudoit, pour ainsi dire, aux lèvres de la plaie, & y devenoit adhérente ; cependant les observations de M. Hérissant lui apprirent qu'il y avoit dans la bouche de l'enfant deux espèces de gencives, l'une passagère & l'autre permanente ; que cette dernière étoit essentiellement unie à la dent vers son collet, qu'elle enveloppoit la partie de la dent qui doit paroître à l'extérieur, & qu'à mesure qu'elle s'en détachoit en croissant, elle brisoit des petites vésicules qui contenoient une liqueur blanche destinée à former l'émail ; & qu'enfin la gencive passagère destinée seulement à recouvrir la dent encore tendre & pendant son développement, étoit déchirée par son accroissement, & se détruisoit alors sans retour ; toutes circonstances essentielles & absolument inconnues jusqu'alors.

Nous voici enfin arrivés à celui de tous les travaux de M. Hérissant, qui lui a fait le plus d'honneur, & qui a le plus intéressé le public Anatomiste.

Tous

Tous ceux qui avoient réfléchi sur la solidité des os dans l'adulte avoient été frappés d'étonnement, en voyant ces pièces de la charpente du corps humain si molles & si souples dans le fœtus, acquérir ensuite tant de fermeté, & passer de l'état de membrane à celui de cartilage, & de celui de cartilage à celui d'os; mais malgré toutes les tentatives faites pour découvrir comment se fait ce changement, l'ossification étoit toujours demeurée un mystère impénétrable. M. Hérissant osa entreprendre de le dévoiler; on savoit depuis long-temps que des acides même assez foibles pouvoient amollir les os, & leur donner une flexibilité presque égale à celle des cartilages; il soupçonna que ce ramollissement étoit un commencement de décomposition; d'après cette idée, il mit des lames d'os assez minces dans de l'esprit-de-nitre affoibli avec de l'eau, & il eut le plaisir de voir justifier sa conjecture. Il les trouva au bout de quelque temps réduites à l'état de membranes & beaucoup diminuées de poids, & en analysant sa liqueur, il y retrouva à quelques grains près autant de matière crétacée que les lames d'os avoient perdu de leur poids; il présenta à l'Académie les produits de toutes ces opérations, & fit voir que les os d'abord membraneux ne s'endurcissoient qu'à l'aide d'une matière crétacée, jointe à une colle-forte naturelle que la circulation y charioit, & qui remplissoient les mailles du réseau membraneux dont l'os étoit primitivement composé; en un mot, il mit absolument sous les yeux cette singulière opération de la Nature. Il fit plus, il fit voir en 1766, que le même mécanisme avoit lieu avec quelques légers changemens dans la production de plusieurs parties animales, & sur-tout dans la formation & la dureté des coquilles. Découverte importante, & qui fera à jamais une époque mémorable dans les fastes de l'Anatomie.

Ce fut par ce travail que M. Hérissant prit, pour ainsi dire, congé de l'Anatomie. Nous ne le verrons plus paroître sous cette forme, & il est temps de le présenter sous celle de Naturaliste.

Dans le temps même où il étoit chez M. de Reaumur,

*Hist.* 1773.

R

il avoit cherché un moyen plus sûr & plus efficace pour conserver les oiseaux & les animaux, que la simple dessiccation qu'on leur faisoit éprouver, & il avoit inventé une poudre avec laquelle il desséchoit bien plus parfaitement les animaux, qu'on ne l'avoit pu faire jusqu'alors. La même poudre, avec cependant quelque différence dans sa composition, pouvoit servir à conserver des pièces anatomiques, même des cadavres entiers; il avoit imaginé une liqueur qui conservoit à la peau sa souplesse & même ses couleurs; il en avoit composé une autre très-claire, très-limpide, absolument incapable d'altérer le lut qui sert à fermer les bouches, & dans laquelle il conservoit les poissons & les insectes dans toute leur fraîcheur. Il fit voir, en 1770, à l'Académie plusieurs animaux & un sujet humain conservés à l'aide de sa poudre, & quantité de poissons & d'insectes admirablement bien conservés dans sa liqueur. Il avoit été nommé l'année précédente \* à la place de Pensionnaire - Anatomiste, vacante par la mort de M. Ferrein.

\* 1769.

M. Spallanzani ayant publié ses étonnantes expériences sur la reproduction de la tête des limaçons, M. Hérissant fut un des Académiciens qui s'occupa le plus de cet objet, il fit voir combien il étoit difficile de s'assurer qu'on eût entièrement enlevé la tête à ces animaux, mais qu'on y parvenoit avec de certaines précautions; il en présenta un dont la tête qu'il avoit coupée s'étoit conservée si entière, dans l'esprit-de-vin, qu'on y reconnoissoit jusqu'aux dents, auquel il en étoit revenu une seconde, reconnoissable par sa couleur, garnie de tous ses organes & spécialement des dents. Il est fâcheux que le même privilège n'ait pas été accordé à l'espèce humaine, que de gens auroient pu espérer de gagner en se soumettant à l'opération?

Un fait d'Histoire Naturelle très-singulier, vint, en 1771, exercer la sagacité de M. Hérissant: en démolissant un mur bâti depuis environ quarante ans, dans un des châteaux de M.<sup>gr</sup> le Duc d'Orléans, on trouva un crapaud vivant enfermé dans l'épaisseur de ce mur, & qui sûrement étoit enfermé

dans ce massif depuis sa construction, puisqu'on lui trouva les pattes de derrière prises dans le plâtre: ce fait, rapporté à l'Académie, réveilla le souvenir de quelques observations de ce genre qui lui avoient été communiquées, & on résolut de suivre cette ouverture. M. Hérissant fut un de ceux qui s'occupèrent le plus de cette recherche; il enferma, en présence de l'Académie, trois crapauds vivans dans trois boîtes qui furent sur le champ enveloppées d'un bloc de plâtre assez épais, & gardées dans l'appartement même de l'Académie; ces boîtes ne furent ouvertes qu'au bout de dix-huit mois, & deux de ces animaux furent trouvés vivans, on les renferma sur le champ, mais les boîtes ayant été ouvertes après la mort de M. Hérissant, ils furent trouvés morts, & l'état de dessiccation où ils étoient, annonçoit qu'ils n'avoient pas résisté long-temps à cette seconde épreuve. De toutes les expériences qu'avoit ramassées M. Hérissant, il avoit fait un Mémoire dans lequel il faisoit voir que ces animaux peuvent vivre très-long-temps sans manger, sans boire & presque sans respirer, il l'a remis lui-même, lors de sa mort, à M. Guettard qui s'est chargé de le mettre en état d'être donné à l'Académie & au Public. La fin de cette recherche est de même date que celle de sa vie, & il aura la gloire d'avoir été Académicien même après sa mort.

Telle a été la vie de M. Hérissant, considéré comme Académicien, mais nous lui devons encore de le peindre comme homme & dans l'intérieur de son ménage, car il en avoit un, & l'histoire de son mariage mérite bien de trouver place dans cet Éloge.

M. Hérissant toujours vivement & uniquement occupé de ses recherches, n'avoit jamais senti aucun vide dans sa vie, ni connu le besoin d'une société domestique; une circonstance qui paroissoit devoir être très-indifférente changea tout d'un coup sa façon de penser.

Il cherchoit un logement, on lui en indiqua un chez M. Bouland, Greffier plunitif de la Cour des Monnoies, il eut par-là occasion de voir la famille de cet Officier; une de ses

filles fixa l'attention du nouveau locataire, & il commença à s'apercevoir qu'elle étoit nécessaire à son bonheur. Bientôt après elle tomba malade, & M. Hérissant la secourut, on peut juger si ce fut avec zèle; elle guérit, & pour ne pas rendre le récit plus long à proportion que l'évènement, nous dirons seulement, qu'en moins de quinze jours il prit son parti, la demanda, l'obtint, & l'épousa. Célérité rare en pareil cas, & ce qui est encore bien plus rare, il n'eut pas lieu de s'en repentir.

Ce changement d'état l'obligea de changer sa manière de vivre, & de se livrer un peu plus à la pratique de la Médecine, qui lui devenoit nécessaire depuis son établissement.

Il n'augmenta pas cependant cette pratique autant qu'il auroit pu le faire, il avoit pris pour l'Académie cet attachement qu'elle ne manque guère d'inspirer, & il souffroit de voir son temps partagé & ses recherches Physiques retardées; d'ailleurs il ne possédoit que l'Art de la Médecine, & point du tout celui du Médecin. Les malades imaginaires & ceux dont les maux étoient incurables, n'entroient point dans la liste de ses visites; selon lui le Médecin étoit fait pour guérir & non pour amuser ses malades, il vouloit d'ailleurs être sûr de la manière de vivre de ceux qu'il traitoit, il répondit un jour à un très-grand Seigneur qu'il avoit soulagé dans une violente attaque de goutte, & qui le sollicitoit de s'établir à la Cour, qu'il s'en garderoit bien; que les habitans de ce séjour étoient trop sujets aux violens effets des passions, & que d'ailleurs leur genre de vie & leur façon de se nourrir exigeoient des Médecins qui en eussent fait une étude particulière; on voit aisément combien toutes ces restrictions devoient rétrécir la sphère de sa pratique, & on ne sera pas étonné qu'il ait laissé une fortune si médiocre, que sa veuve auroit à peine conservé de quoi vivre, si sur le rapport de M. le Duc de la Vrillière, le feu Roi n'avoit daigné venir à son secours, en lui accordant une pension.

La pratique de M. Hérissant étoit cependant encore plus grande qu'il ne la desiroit, & il étoit obligé de prendre beaucoup sur lui pour allier avec ce devoir le travail qu'exi-

geoient ses Recherches Anatomiques & Physiques. Son tempérament assez délicat par lui-même succomba sous tant de fatigues, & sa santé s'altéra, il s'en aperçut, & plus de six mois avant sa mort, il étoit persuadé qu'il n'avoit plus que peu de temps à vivre; mais au lieu d'employer alors toutes les ressources de son art à reculer son dernier moment, il ne s'occupa qu'à ménager le peu de forces qui lui restoit pour finir plusieurs Mémoires qu'il avoit commencés, & qu'il comptoit lire à l'Académie. Le mal cependant qu'il négligeoit faisoit des progrès rapides, il n'en rabattit rien de son ardeur au travail, & de son assiduité aux Assemblées de l'Académie; mais il fallut à la fin succomber. Nous l'avions encore vu parmi nous le 14 Août 1773, mais le Mercredi suivant, il tenta vainement deux fois de s'habiller. Deux saignées qu'on lui fit calmèrent un peu ses douleurs, mais sans diminuer son mal, il vit bien qu'il n'y avoit plus de temps à perdre, il demanda lui-même les secours spirituels qu'il reçut avec la piété la plus édifiante. Acquitté de ce dernier devoir, il employa le temps qui lui restoit à s'entretenir avec M. Guettard, qui de même que M. Cadet ne l'avoit point quitté, & à lui faire part de plusieurs observations qu'il avoit commencées & qu'il le prioit de continuer: espèce de legs qu'il faisoit encore au Public & à l'Académie. Il ne pouvoit choisir un exécuteur testamentaire plus propre à le leur faire recueillir; ses dernières paroles furent employées à le prier de faire ses adieux à l'Académie, il mourut le Samedi 21 Août, âgé de près de cinquante-neuf ans.

M. Hérissant étoit d'assez petite stature & d'une figure peu avantageuse, son tempérament étoit vif & assez délicat, il étoit de la probité la plus exacte & la plus inflexible, mais il n'avoit pas l'art malheureusement trop nécessaire de savoir modérer l'aversion que le défaut de candeur inspire toujours à la vertu; le moindre manquement qu'il croyoit apercevoir en ce genre excitoit son indignation, & il ne pouvoit s'empêcher de la laisser éclater, sentiment noble en lui-même, mais auquel il est dangereux de se livrer; ce n'est



pas en reprochant aux hommes des fautes de cette espèce qu'on peut espérer de les ramener à la Vertu, il en résultoit qu'il ne pouvoit guère avoir pour amis que ceux qui savoient pénétrer à travers cette espèce de roideur de caractère jusqu'à la source respectable qui la produisoit : hors de-là & dans le commerce de la vie, il étoit fort gai & savoit même assaisonner la conversation d'une plaisanterie fine & délicate. Jamais personne n'a été plus attaché que lui à l'Académie, nous lui devons les bustes de M.<sup>rs</sup> de Reaumur & Winflow, qu'il a donnés à l'Académie pour être un digne ornement de cette Salle, il y avoit joint un portrait de feu M. de la Hire, peint de la main même de ce célèbre Astronome : ces présens, quelque précieux qu'ils fussent par eux-mêmes, le sont encore devenus davantage par la noble émulation qu'ils ont excitée & qui a porté plusieurs Académiciens, d'autres personnes & même un de nos plus célèbres Artistes en ce genre \*, à consacrer ici plusieurs monumens de cette espèce, à la mémoire de ceux qui nous ont précédés dans la carrière que nous courons.

La place de Pensionnaire-Anatomiste, que M. Hérissant occupoit, a été remplie par M. Morand, Médecin de la Faculté de Paris, Associé dans la même classe.

---

\* M. le Moyne, de l'Académie Royale de Peinture & Sculpture.



MÉMOIRES